

**Alain Fabre-Catalan & Eva-Maria Berg, Le Voyage immobile (Die regungslose Reise), dessins de Jean-Marie Cartereau, éditions du Petit Véhicule, 2017, 25 €**

De ces poèmes écrits à quatre mains entre 2012 et 2015 est né un livre entre deux langues, français et allemand, où la force de l'iconographie tente une représentation de l'indicible. Birkenau, évocation de ces lieux consacrés à la destruction des autres, de l'autre, de cette entreprise dédiée à une mort qu'Alain Fabre-Catalan nommait « ailleurs » dans un précédent ouvrage ; un recueil qui désigne les ombres fracturées de la langue de Paul Celan.

« Une manière de nous inscrire à même l'héritage d'un passé qui ne passe pas », ce passé dont nous avons la certitude que nous ne pourrions nous en approprier une seule bribe et que pourtant il nous faudra en reprendre les noms pour qu'il vive encore, « sans doute pour accorder à ce qui reste sans nom, une voix de fin silence. »

« Livre-mémoire » donc de ce que nous ne pourrions oublier sans en avoir eu souvenir, poésie « d'après les camps » pour cette évocation de la terre défigurée qui subsiste sous les dalles de ciment.

« La mémoire du passé/enseveli sous les décombres/dégorge dans la sève des bouleaux de Birkenau », « la poussière, abolie sous l'écorce de l'histoire/où travaillent à l'aveugle/les grands brasiers de Chelmo. »

Dans ce qui persiste de ces lieux le temps est condamné aux bégaiements et se heurte à d'impossibles significations. « et la neige noire de l'aube qui cerne le paysage ? »

En coda de ces poèmes un texte déclare la littérature possible avenir de toute mémoire et déploie l'image des étoiles disparues dont la lumière découvre en nous ce qui ne peut être représenté et qui vit encore, ce voyage immobile du présent.

« Dans la chambre aux murs écroulés/le silence se tait. »

Dans ces pages croisées la langue des poètes est de lointaine origine et de longue présence, pour toujours expliquer ce qu'il ne faudra jamais se résigner à comprendre. Pour l'homme aujourd'hui reste à choisir d'entre ses propres vertiges ceux en qui peut-être un lendemain pourra s'esquisser.

Eric Barbier